

Jean-Louis Bailly

UN DIVERTISSEMENT

roman

louise bottu

à la mémoire de Robert de Goulaine

« Aucun proverbe n'est plus juste sans doute que celui-ci : comme on fait son lit on se couche. Et cela même si l'on ne le considère que dans sa signification la plus explicite. On rentre le soir d'une journée fatigante. Les événements s'y sont moins succédé que mêlés, ceux qui nous rassurent, ceux qui nous réjouissent, ceux qui nous angoissent ou nous font douter. Nous avons rencontré des visages avenants, d'autres rechignés, on nous a parlé avec indifférence, humanité, agressivité : comment s'y reconnaître ? Ou encore, quand tout semblait tourner comme il faut, une pièce invisible du mécanisme s'est grippée, et dès lors tout s'enchaînait pour le pire. Notre vie enfin nous est apparue plus indéchiffrable que jamais. Les plis s'y contrariaient. Lisse et claire en certains endroits, d'autres pans en sont fripés, forment boule sous notre peau, marquent vilainement notre joue. Notre vie est un drap froissé, où s'enchevêtrent nos rares certitudes, arrêtées encore par le poids du matelas, nos illusions, nos inquiétudes, nos hontes et nos remords. C'est alors qu'après un dîner expédié, un regard sur notre travail du lendemain, quelques pages mal lues ou un téléfilm idiot, nous allons nous coucher. Le lit qui nous attend, pour peu qu'il soit apprêté soigneusement, efface d'un coup tous nos malaises. Les draps affectent la rectitude qui fait défaut à notre

conduite et à notre destinée ; le rabat du tissu blanc sur la couverture n'hésite pas ; quand nous nous glissons dans le lit, nos membres ne rencontrent pas le plus léger obstacle, s'y enfoncent comme dans un étui, y trouvent d'emblée leur exacte place. En un instant, tout s'ordonne, et le sommeil qui tombe n'est que le couronnement de cette mise au net, sa conclusion imparable, les limbes glorieuses d'où nous renaîtrons neufs.

« Je ne connais qu'un plaisir égal à celui-là : celui de se coucher dans un lit défait. Il a gardé l'empreinte de notre corps ; il ne se prêtera pas, comme l'autre, à accueillir tout inconnu qui se présente : il est nôtre, et jaloux. Les plis de son drap tracent encore des songes dont nous-mêmes sommes oublieux. Si la couverture ici s'est arrachée, c'est d'une ruade qui porte notre marque. Les odeurs qui l'imprègnent à tout autre que nous seraient rébarbatives : nous y trouvons une part secrète de notre être, dont nous sommes mal conscients, mais que nous rejoindrons dans le sommeil comme on reprend l'éternel monologue avec le plus profond de soi, que les travaux du jour avaient interrompu. Dans nos draps défaits nous attendent l'homme de la veille comme l'enfant qu'il fut. Craignons-nous que l'air de la nuit s'insinue dans les bâillements de l'appareil, que nos pieds sentent sur eux non la netteté du drap, mais l'inconfort pelucheux de la

couverture ? Nous retoucherons le lit a minima, soucieux de ne rien bouger d'essentiel dans ce désordre, nous contentant d'immobiliser sous le matelas ce qu'il faut de tissu pour qu'il tienne une nuit encore. La volupté du coucher, alors, a quelque chose de l'impossible retour à la caverne maternelle. La continuité de notre vie semble celle de nos nuits, où les jours ouvriraient des parenthèses fâcheuses.

« Que l'on songe seulement que le lit parfait, celui dont le tiré n'est menacé de nul soupir intempestif, c'est le suaire. L'idéal de la ménagère, c'est le cercueil.

« Il va de soi cependant que tout ce que je viens de dire se rapporte au lit de célibataire, de veuf, d'homme en voyage. À deux, c'est plus difficile. Il faut s'aimer beaucoup, d'un amour fusionnel, pour... Et puis défaire un lit dans l'urgence, la fièvre, c'est aussi... »

Les mots alors manquaient à Pierre Belmont qui, satisfait de son monologue, et confiant dans la vertu de ses discours sophistiqués (l'auditeur n'y trouvait-il pas de quoi se déprendre de ses certitudes mensongères, même touchant d'aussi futiles sujets ?) embrassait Lorraine, sa fille, sur les deux joues, et allait se coucher, retrouver sa femme, toujours première endormie, dans l'impeccable lit conjugal.

DIMANCHE

Il ne faut pas y aller, a-t-on dit à Pierre Helmont. Ce n'est pas raisonnable. Ne sois pas ridicule, le bac peut bien se passer de toi. Téléphone à l'Inspection, ce ne sont pas des monstres.

Mais Pierre s'obstinait : j'ai plutôt besoin de cela, au contraire, de cette normalité, ce rite. Deux semaines réglées : lever à six heures, la route, l'approche de la mer qui se devine dans le moutonnement peu à peu changé du ciel. Puis le lycée dans lequel j'ai si souvent fait passer le baccalauréat, le défilé des candidats, la patiente usure, le retour : dîner sans appétit, sommeil brutal. Cela mérite d'être tenté.

Car le plus difficile, au début, ce n'est même pas le malheur, c'est la commisération.

On ne le croit pas. On croit que l'insupportable, c'est de s'endormir avec ce poids de malheur, de se réveiller et, après quelques menteuses secondes d'oubli où la catastrophe n'a plus eu lieu, de le retrouver intact, absolument pas allégé par le temps qui s'est écoulé, pourtant, pendant la nuit. On ne peut croire que la commisération soit quelque chose de pire que la honte, que la révolte, que le deuil ou que l'angoisse de la solitude et de l'abandon qui vous serrera la gorge jusqu'à la nuit, quand le sommeil viendra enfin.

Mais quand on voit se poser sur soi cette commisération, quand on la sent qui vous enveloppe, on regrette le moment où l'on se contentait de souffrir, on a hâte de retrouver cette douleur nue devenue familière et qui peut-être finira par se laisser apprivoiser.

(Ce n'est pas simple, il n'y a pas de solution, car l'indifférence passerait pour une autre forme d'offense elle aussi. Pierre croit qu'il la préférerait.)

À peine la nouvelle avait-elle été connue, à peine avait-elle été imprimée dans le journal local qu'il était allé, le soir même, au pot de fin d'année. Des collègues qu'il aimait bien partaient en retraite. Le proviseur allait prononcer un discours, retracer une carrière méritante, former des vœux de longue retraite, c'est-à-dire souhaiter une mort point trop prompte à ceux qu'il honorait. On allait boire du mousseux, gober des petits fours, entendre vingt projets de vacances et les oublier aussitôt, supporter les cris de deux ou trois marmots traînés là.

Pierre entendait y être. Montrer qu'il se tenait droit, qu'il demeurait digne au milieu des décombres. Que sa vie était finie, mais qu'il restait vivant.

C'était ne pas s'attendre à la commisération.

Le proviseur lui serra la main comme on le fait dans ces cas-là, et la pression marquée de

ses doigts était de la commisération. Le ton des voix baissait à son approche ; des conversations se taisaient, ou reprenaient avec un naturel forcé ; des regards le suivaient, sous lesquels il se sentait fléchir, et se détournaient, gênés, s'il les rencontrait : partout la commisération. Il s'aperçut qu'il était ce soir infiniment plus intéressant que les nouveaux retraités, qui lui en auraient voulu de leur voler ainsi la vedette s'ils n'avaient ressenti envers lui une commisération profonde comme leur cœur.

Une collègue cependant parut un peu choquée que Pierre fût venu. Il lui répondit durement que là où elle était, Lorraine se moquait de ses allées et venues : il pouvait difficilement lui tenir compagnie. Mais tous partageaient sa douleur. Certains le lui dirent d'une façon simple et maladroite qui faisait monter les larmes aux yeux — aux siens et aux leurs, à eux qui se sentaient un peu fiers de si bien partager le chagrin d'autrui. Et Pierre éprouvait violemment que la commisération est aussi la conscience effarée d'avoir pour le coup échappé soi-même au désastre, que s'associer à la douleur de l'autre c'est d'abord le remercier d'avoir pris sur lui tout ce malheur qui cette fois encore vous a oublié.

Au moins l'oral du baccalauréat offrirait-il un asile contre la commisération. Au moins lui serait-il possible, là-bas, d'affronter seul le

malheur sans le livrer en pâture, sans devoir se raidir contre une sympathie intolérable. Là-bas on ne savait pas qui était ce Pierre Helmont. On n'avait jamais entendu parler de Lorraine, de ce qui s'était passé. On le laisserait souffrir paisiblement.

Bonjour. Je vais d'abord vous demander de me montrer votre pièce d'identité.

Très bien, merci ; vous pouvez maintenant signer la feuille d'émargement, en face de votre nom, là.

Vous commenterez un extrait de *Candide*, dans le chapitre consacré à l'Eldorado. Pas tout, ce serait trop long : vous commencerez à *Vingt belles filles de la garde* et vous vous arrêterez à *ce qui l'étonna le moins*. Ne vous inquiétez pas, j'ai noté tout cela sur votre feuille d'interrogation. Gardez-la pendant que vous préparez, mais n'oubliez pas de me la rapporter dans une demi-heure.

Attendez, attendez, ne partez pas comme ça... je ne vous ai pas encore posé la question à laquelle vous devrez répondre. Vous me direz en quoi cette page constitue une critique implicite de la situation française au XVIII^{ème} siècle. Vous n'êtes pas obligée de vous limiter étroitement à la question, mais traitez-la bien, et pas seulement en trois mots dans votre conclusion...

Est-ce que la question vous paraît claire ?

N'ayez pas peur de me demander de la reformuler, le pire serait d'y répondre sans la comprendre.

Bien, alors. Vous avez une demi-heure pour préparer : ne vous servez que du papier de brouillon que vous voyez sur cette table, et installez-vous là-bas dans le fond, le plus loin possible... car nous allons parler, votre camarade et moi, et forcément vous déranger un peu.

En arrivant, pendant les trente minutes où le premier candidat s'affairait, Pierre aura très minutieusement procédé à toute une série d'actes sans surprise.

Porté son nom et sa signature sur les bordereaux destinés à recevoir les notes de la journée (utiliser un stylo bille et appuyer fort, l'examineur ne conservera que la feuille de dessous).

Daté et signé les quinze feuilles d'interrogation de la journée.

Choisi les huit textes du matin, ou les sept de l'après-midi, sur les *descriptifs* des candidats, qui lui ont été communiqués dix jours auparavant. Formulé les questions qu'il posera. Copié les questions sur les feuilles d'interrogation.

Préparé les feuilles de brouillon, roses, jaunes, vertes ou bleues, un papier économique, pas aimable, qui boit l'encre,

sur lesquelles il notera au vol le déroulement de l'épreuve : l'exposé du candidat (lecture, intro, plan, résumé des analyses, formulations significatives), l'entretien qui suit (questions posées, réponses, aptitude à entrer dans un débat, à argumenter, lectures ou activités personnelles). Au haut de chaque page, il note le nom du candidat, le texte étudié, la question posée ou son résumé. Quand l'épreuve commencera, il ajoutera l'heure et la minute, pour ne pas excéder la durée prescrite.

À la fin de chaque interrogation, il disposera de dix minutes pour faire entrer le candidat suivant, lui faire signer la feuille d'émargement, lui donner son sujet ; remplir la feuille d'interrogation du candidat qui vient de passer : note obtenue à chacune des deux parties de l'épreuve (exposé et entretien), et synthèse des notes prises à la volée durant les vingt minutes de l'examen. Les familles demandent de plus en plus souvent copie de ce document, il importe donc de le rédiger avec scrupule. Ne pas hésiter à mettre les proches en face de réalités difficiles. Si par exemple à la question : « Dans les textes que vous présentez sur le thème de la guerre, lesquels vous ont paru les plus convaincants ? », l'aspirant bachelier a répondu : « On pense comme lui, comme quoi que la guerre est

inutile. Giraudoux il me semble que c'est du théâtre. La fable, c'est moins long à lire sinon je ne vois pas trop », il faut que les mots à défaut de l'intonation dégoûtée avec laquelle ils ont été prononcés aient migré sans déformation de la bouche à la feuille de brouillon, du brouillon à la feuille d'interrogation.

Feuille qu'il faut ensuite ranger à sa place alphabétique dans la chemise que l'on déposera le soir au secrétariat de l'examen. Y glisser aussi le bordereau de notes, pour que le regard du candidat suivant, à l'affût, n'aille pas colporter une information destinée à rester secrète quelques semaines encore. Et appeler ce candidat-là.

S'est-on assez ennuyé à la lecture d'un tel programme ? Non, sans doute. Il faudrait avoir le courage de le lire quinze fois, pour commencer à se faire une idée de ce à quoi ressemble une journée d'interrogation ; cent ou cent dix fois pour tenter d'imaginer la session.

Encore n'aura-t-on pas deviné la lassitude profonde d'avoir à supporter des dizaines de discours stéréotypés (Jean-Baptiste Poquelin, plus connu sous le nom de Molière, Voltaire est un Philosophe du XVIII^{ème} siècle, Victor Hugo, célèbre écrivain français du XIX^{ème} siècle, a écrit des poèmes, des pièces de

théâtre et des romans, notamment *Les Misérables*, La Fontaine est surtout connu pour ses fables), même si certains candidats imaginatifs ont à cœur de mettre dans ce discours un peu de fantaisie (Molière, de son vrai nom Jean-Marie Arouet, Molière, plus connu sous le nom de Jean-Baptiste Poquelin, Montaigne, célèbre Philosophe du XVIII^{ème} siècle).

Encore n'aura-t-on pas mesuré la pesanteur des lectures ânonnées, des textes massacrés, des propos hachés, dans lesquels chaque mot est fruit d'un effort et chaque phrase un exploit, des tronçons sans suite ponctués de *voilà* désespérés, des contresens, des non-sens, des discours professoraux récités sans être compris, des contresens professoraux répétés sans réfléchir, des approximations, des sottises, des ignorances, et l'ennui d'un an de cours condensé en vingt minutes, qui prend dans ce phénomène de concentration la densité d'un projectile. D'un obus lancé en représailles contre le corps enseignant, en la personne de Pierre. La détresse des regards, le désespoir parfois d'être interrogé sur « *le* texte que je ne voulais pas ». Et quand le double supplice a pris fin, la nécessité d'y revenir, Pierre pour le résumer sur la feuille d'interrogation, le candidat pour le raconter aux autres sur le ton de la lamentation, du remords ou de la fanfaronnade.

C'est exactement de cela que Pierre a besoin. S'installer dans une morne routine, c'est oublier ou nier l'exceptionnel qui l'a frappé. Se désespérer qu'on puisse prétendre au bac sans savoir lire, que Montaigne ou Rimbaud soient devenus muets, que la langue qu'on a aimée se meure, c'est déjà ne plus pleurer sur soi. Quinze commentaires sabotés estompent pour un moment le spectacle d'une vie dévastée. Et discipliner son écriture sur une feuille d'interrogation, c'est maîtriser les battements de son cœur, faire barrage aux sanglots d'impuissance et de désespoir, s'abrutir avec conscience car la rigueur tatillonne de la tâche administrative vaut une bonne cuite et détruit pareillement les neurones, tout en limitant les effets secondaires. Pour la cuite, il sera toujours temps d'y songer samedi. Demain débutent les épreuves orales.

LUNDI

Réveil nauséeux, le premier jour du bac, dans la maison vide. Hier midi, des amis sont venus, Jacques et Françoise, Michel, Jean-Pierre. On a bu et ri, honteux au début, le temps des premières bouteilles. Ensuite c'était comme s'il ne s'était rien passé, comme si tout n'avait pas basculé, comme si le fait divers n'était qu'un fait divers. Il faut tout de même boire sérieusement pour que plus rien n'ait d'importance, pour que la douleur même et l'absence prennent cet air bonasse et que s'effacent la gêne devant celui qui a été frappé, la pudeur qui interdit de parler de ces choses-là.

Jean-Pierre a raconté une histoire drôle, lue sur un de ces calendriers à feuilles détachables qui rappellent inmanquablement à Pierre le coiffeur de son enfance. Ça se passe dans une pâtisserie. « Bonjour Madame, avez-vous des grmblblbl au chocolat ? À quoi ? » On se regarde à la dérobée, confus de rire de si peu, et pour vérifier qu'on n'est pas le seul, pour partager ce moment de régression. Fou-rire d'ivrognes. Ne pas le prolonger, ne pas s'avancer jusqu'aux larmes : trop difficile alors de définir leur nature.

Mathilde, la femme de Pierre, n'est pas là. Elle a préféré partir pour l'été sans attendre, en Bretagne, dans la maison de famille où elle

savait retrouver sa jeune sœur, sa mère, une bande d'enfants, la sœur s'abandonnant avec frénésie depuis quelques années au bonheur des familles recomposées, et surtout d'infimes tracas d'organisation domestique où elle se perdrait de vue, peut-être. Elle a dit à Pierre : « Ça ne te gêne pas trop, que je parte ? De toute façon avec ton bac, tu ne seras guère là ? » Ce n'étaient pas là de vraies questions, sa décision était prise, l'avait été tout de suite. Et elle avait dit *ton bac* avec l'accent de mépris que Pierre croyait appartenir au passé, mais qui (il le comprit sans vrai dépit, plutôt avec une joie suspecte) ne l'avait jamais abandonnée.

Ce premier matin, tout s'est d'abord déroulé ainsi que Pierre l'avait imaginé. Habitué des lieux, il a mis ses pas dans ceux des années précédentes : rien n'a changé.

Mêmes couleurs fades du papier brouillon. Même regard des candidats, inquiet, confiant, faussement indifférent, quand il arrive à sept heures et demie. Il y a, comme parfois, une maman qui s'esbigne piteusement, rasant les murs, sous le regard furieux du chérubin qu'elle a tenu à accompagner jusqu'au bout (maman, j'ai seize ans, tout de même, tu me mets la honte, là). Et la besogne rigoureuse, mécanique, qui inaugure la journée, routine paperassière dont on regrette seulement

qu'elle ne dure qu'une demi-heure. Non, rien n'a changé, et l'événement récent qui a fracassé sa vie prend, face au béton de cette routine, une forme d'irréalité, même si c'est celle du cauchemar. Il faut seulement ne pas prêter attention à l'infime crispation de l'arrière-gorge, comme une promesse de nausée ou de sanglot, qui ne le quitte pas depuis deux semaines, qui a grossi, démesurément, depuis cinq jours et qu'il n'imagine pas pouvoir le quitter jamais.

Pierre se glisse dans cette banalité comme on enfilerait des chaussons. Il est le Pierre de l'an dernier, celui des dernières années, quand Lorraine était encore non, chasser cette image, vérifier pour la dixième fois la date du jour sur le cadran de sa montre avant de la porter sur la feuille d'interrogation.

Plus tard dans la journée, cela ne va pas mal non plus. La concentration qu'il doit mobiliser pour écouter ce qu'on lui dit, le comprendre, parfois le déchiffrer, formuler ses questions, prendre en note ne s'accommode pas d'une évocation trop précise de l'événement.

Mais la réalité qu'il voudrait museler est prête à se couler dans la moindre brèche : l'hésitation un peu longue d'un candidat, le thème d'un des textes présentés même si prudemment Pierre évite d'interroger sur *Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la*

campagne... ou autres poignants attendrissements paternels, un simple mot dans un poème, détresse, souvenir, trahison, t'en souvient-il, chair d'enfant, mon enfant, ma sœur, autant de risques de voir céder le barrage, et l'eau amère emporter la fragile construction, tout envahir, alors il ne verrait ni n'entendrait plus le candidat, sa plume tracerait sur le brouillon rose des mots sans suite, et Lorraine, l'enfant perdue, grandirait, grandirait jusqu'à expédier dans le néant le candidat, les bâtiments vétustes, la forêt alentour, tous les mirages du baccalauréat.

Le danger est partout. Dans le franc regard d'une candidate qui, pour peu qu'il se pose sur lui avec quelque confiance, appelle aussitôt celui de la petite enfant qu'il a connue ; mais aussi dans le regard fuyant d'un autre, soucieux de masquer ses carences ou sa paresse, par quoi peut s'insinuer en Pierre l'idée de mensonge, de dissimulation : se dresse alors la Lorraine menteuse, qui jusqu'au bout a su taire son mal de vivre, déguiser son projet, revêtir la défroque de l'étudiante sans problèmes.

En outre il fait très beau, les journées sont chaudes. Les constructions vieillotées dans lesquelles on est installé ignorent toute isolation. Certes, Pierre compose, acceptant d'avoir trop frais jusqu'à dix heures en laissant les fenêtres ouvertes, puis les

fermant, rideaux tirés pour emprisonner cette fraîcheur. Mais rien n'empêchera que, dès le début de l'après-midi, il règne en ces lieux une touffeur de serre, la sueur des candidats, leur eau de toilette bon marché qui tourne et s'aigrit à la chaleur tenant lieu du parfum des plantes tropicales. Et, quelque léger qu'ait pu être le repas de midi, on n'évitera pas qu'au moment de la sieste la tête dodeline, qu'une torpeur invincible s'abatte sur l'interrogateur anesthésié par le débit monocorde d'un exposé. Pierre, qui connaît tous les procédés, s'échappe trois minutes pour marcher à l'air libre, respire goulûment l'ombre des grands pins avant d'aller écouter son candidat. Parfois il joue franc jeu : vous aurez quelques minutes de plus pour préparer, Mademoiselle, j'espère que vous ne porterez pas plainte ! Il faut que je prenne un peu l'air, ou cette chaleur m'endormira.

Mais rien n'y fait : l'heure, la digestion, la température, la nuit trop courte et la fatigue de la route se coalisent et viennent sans mal à bout de ses efforts. Il ne peut alors qu'assurer l'essentiel : roidir la nuque pour empêcher sa tête de baller, garder les yeux ouverts, faire semblant de prendre des notes, pousser de temps en temps un grognement d'encouragement, et déterminer sa notation à partir du peu qu'il a entendu en la majorant de trois points au bénéfice du doute.

Tous les ans ou presque, il a dû affronter un jour ou l'autre cette demi-heure pénible. Pénible ? Ne pouvait-on trouver quelque douceur à cette lutte, ce bras de fer inégal contre une somnolence de coton, ces demi-abandons, cette petite comédie donnée à un candidat persuadé de se trouver face à un robot, et loin d'imaginer de quelle torpeur ses rouages étaient le jouet ? Mais cette fois, plus de méridienne déguisée : relâcher sa vigilance est ouvrir grand la porte à l'angoisse obsédante et au malheur. Le fragile vertige qui marquait l'entrée en somnolence annonce aujourd'hui le triomphe du cauchemar. Il s'en faut de peu, une fois, que Pierre ne le secoue dans un cri, et très vite il revient dans le jeu, prête au discours du candidat l'attention passionnée qu'il ne mérite pas.

L'après-midi avance, et parfois, pointant le nombre de candidats restants, Pierre s'étonne d'en trouver autant, ou si peu : effet légèrement hallucinogène d'un oral de baccalauréat. Entendre, à une heure d'intervalle, deux fois la même formulation, ou la même analyse droit sortie du cours d'un collègue, confondre deux candidats qui se ressemblent ou portent le même nom, entraîne un sournois dérèglement du temps. Parfois une heure s'efface, parfois elle se distend. Aussi Pierre lance-t-il un regard

inquiet à sa montre quand lui parvient, de la salle contiguë, le bruit caractéristique d'une interrogatrice qui plie bagage : il lui reste, à lui, deux clients à faire passer.

Au début de la semaine dernière, lors d'une réunion préparatoire, Pierre a rencontré les collègues des autres jurys. L'une d'elles, écœurante de cynisme, a bonnement exposé ses manigances : l'année de « congé pour étude » qu'elle achève — année bel et bien sabbatique, et consacrée à des voyages d'agrément, une université complaisante attestant du travail dont elle s'est dispensée ; l'hôtelier de la côte avec qui elle est en cheville, et qui lui signe des factures de nuitées à condition qu'elle prenne ses déjeuners chez lui plutôt qu'ailleurs. Une examinatrice moins aguerrie, jolie oiselle aux yeux clairs, lui demande naïvement la raison du stratagème : « J'ai une maison sur place, moi, ma poulette, et j'y dors, naturellement : en septembre le rectorat me remboursera les nuits qui ne m'ont rien coûté... » Pierre, ce lâche, était alors seulement le père d'une délinquante ; il n'a rien répondu, allant jusqu'à réprimer la moue dégoûtée à quoi pourtant toutes ses fibres le poussaient. Ce n'était pas tout : cette pourrie n'avait pas l'intention d'accorder aux candidats la demi-heure de préparation à laquelle ils avaient droit, mais quarante minutes, suivant la règle

en vigueur quelques années plus tôt. « Mais ça va être beaucoup plus long », s'était étonnée l'oiselle. L'autre alors avait triomphé, des calculs serrés lui ayant démontré qu'à condition de faire entrer un candidat toutes les vingt minutes, de se limiter à des comptes rendus de quatre lignes, et de réduire un tantinet le temps de l'interrogation, elle passera un candidat pendant que deux autres prépareront : trois à l'heure sans fatiguer (« alors qu'avec leurs nouvelles méthodes on n'en passe que deux »). Elle espérait gagner une bonne heure quotidiennement. Pour le même prix.

Ce lundi, elle est arrivée une demi-heure après Pierre. À quatre heures et demie, elle a terminé. Pierre attaque seulement son avant-dernière candidate, quand elle entre dans la salle : « Tiens, je te laisse mes bordereaux, ça ne te gêne pas de les porter au secrétariat en même temps que les tiens ?... » On complète sans mal les points de suspension : « Je ne tiens pas à ce que le bruit de mes records parvienne à des oreilles trop scrupuleuses. » Deux semaines plus tôt Pierre aurait accepté. Mais il n'est plus le même et cette fois :

« Chère collègue, il t'aura sans doute échappé que je suis en train d'entendre une candidate : ton intervention nous perturbe. Pour le reste, je me garderai bien de t'adresser la petite harangue morale qui

pourtant me démange : elle te ferait ricaner, et ce n'est pas le genre de bruit que j'ai envie d'entendre. Bonsoir à ton hôtelier. »

La mégère hausse les épaules, jette sur ce fou furieux un regard de dédain, tourne le dos. Pierre l'entend frapper à la porte voisine, où officie l'oiselle. Une minute plus tard démarre la puissante allemande dans laquelle elle circule.

L'examen a repris. Pardonnez-moi cet éclat, Mademoiselle, et reprenez votre exposé. À l'instant où la *chère collègue* tournait les talons, Pierre a pressenti, apercevant dans le regard de la candidate un éclair, sur son visage un léger sourire de complicité, que ce serait un bon exposé.

Après que le quinzième candidat a tiré la porte sur lui, qu'il ne reste plus à Pierre qu'à vérifier ses bordereaux, à classer les feuilles d'interrogation, à ranger sa trousse comme un enfant sage avant de saisir les notes sur le serveur du rectorat, maintenant que l'on peut dans la quiétude du travail achevé tirer les leçons de ce premier jour, Pierre sait qu'il a eu raison de venir malgré les objurgations de ses amis. Il a dérobé quelques heures à sa colère impuissante et au chagrin qui le grignote. Il sait aussi, mais ne s'en doutait-il pas, qu'il n'est pas revenu à l'année précédente, et que la lutte sera serrée contre

les forces qui prétendent l'emporter.

Quand Pierre était jeune homme, le président de la République était Valéry Giscard d'Estaing. Il a tout inventé : la majorité à 18 ans, l'IVG, la TVA, le VGE, le TGV, le carrosse à 5 sols et même, dit-on, la brouette. Mais son invention la plus extraordinaire est assurément l'heure d'été. Elle allonge les soirées jusqu'à des heures presque incroyables : au moment de l'oral du bac, à onze heures du soir s'il fait beau, on lit encore son journal, au moins les titres. Et elle ne raccourcit même pas les matinées, qui de toute façon commencent trop tôt pour nous.

Chaque année, Pierre accueille ce miracle avec un émerveillement que l'âge n'entame pas. Toute la journée en est métamorphosée : même à dix heures du matin, à trois heures de l'après-midi, on savoure différemment des moments qui paraissent pouvoir compter sur une réserve inépuisable de lumière. Le jour tout entier semble pour ainsi dire rajeuni.

Ces impressions sont avivées dans une station balnéaire. La ville s'abandonne encore à ses fréquentations hivernales ou printanières : ses quelques habitants permanents flottent dans une ville trop grande pour eux, dont ils constituent

l'aristocratie ; et les retraités, arrivés au début de mai, jouissent avidement des privilèges ambigus que donne l'approche de la fin. Mais à observer les derniers coups de pinceau appliqués avec allégresse aux devantures, les physionomies anxieuses des commerçants nouveaux, installés depuis trois semaines et qui ne voient personne, l'air ravi des premiers baigneurs qui arborent comme un diplôme de vaillance leur serviette de plage, les chaises neuves des cafés, l'heure d'été surtout et la fraîcheur énergique qu'elle apporte à toute chose, on sent la ville piaffer dans la promesse de juillet.

Pierre est venu une première fois le quinze juin, pour préparer les épreuves orales. Les cinq examinateurs sont réunis, les vieux expliquent aux jeunes ce qu'ils ignorent, chacun prend connaissance des *descriptifs* de ses candidats pour avoir le temps de découvrir ou de relire d'ici le bac œuvres et textes. Chaque année, les examinateurs sont priés d'élaborer une *trousse de secours*, choix de questions destinées à dépanner un éventuel remplaçant prévenu au dernier moment, et qui par extraordinaire n'aurait lu ni *Candide*, ni « le Loup et l'Agneau », ni le préambule des *Confessions*. Et chaque année les examinateurs refusent avec indignation de constituer cette trousse de secours, offensante pour le collègue qui se la verrait

proposer. On se sépare au bout d'une heure, au dépit de l'administration du lycée qui s'attendait à voir la réunion se prolonger jusqu'au soir.

Ce jour-là, la vie de Pierre tenait encore à peu près debout. Dès le milieu de la matinée il flânait dans la rue menant à la mer, savourait l'heure d'été, prenait un café en terrasse au milieu d'habitues encore chez eux, et lisait son journal. Ce qui arrivait à sa fille, qui l'accablait huit jours plus tôt et qui l'eût accablé sous un autre ciel, lui paraissait presque véniel : une grosse bêtise, voilà tout, quelques années difficiles à passer avant une résurrection, puis une vie à construire, comme tout le monde.

Mais aujourd'hui... Il pense être le seul à marcher d'un pas lourd dans la ville où tout renaît, et son désespoir y est difficile à traîner. Tout cela est bien connu, on préfère pleurer pendant l'hiver, quand la nature est d'accord, quand le faible ressort que l'on sent chez autrui n'insulte pas à notre effondrement. Et c'est en vain que l'heure d'été, la lumière, le renouveau, le goût de respirer poussent leur pointe.

Il marche le long de la plage avant de reprendre la voiture, de rouler une heure jusqu'à la ville. Des méduses, cette année-là, envahissent la mer et s'échouent, venimeuses encore jusqu'à ce que le soleil les étouffe

pour de bon. Pierre ne se baigne donc pas, même s'il connaît le pouvoir souverain de cette eau, si fraîche encore fin juin, pour vous laver de cette journée, oublier dans le jeu régulier des muscles, dans leur effort contrôlé les trébuchements des candidats, leur bonne volonté attendrissante, ses propres hésitations ou ses cas de conscience. S'il se baignait pourtant, quelle belle image de ce qu'a été ce premier jour, de ce que seront les autres sans doute : une suspension miraculeuse au-dessus de la réalité qui l'épouvante mais où il lui faut sans relâche prêter attention aux pâles fantômes qui le menacent, aux filaments invisibles qui, sans que rien le laisse présager, s'enroulent autour de lui pour lancer leur venin.